

## Le « Grand tour » de Stanislas Poniatowski, futur roi de Pologne, en Europe occidentale

Dominique TRIAIRE

Université Paul-Valéry Montpellier 3, IRCL, UMR du CNRS 5186  
Académie des Sciences et Lettres de Montpellier

---

### MOTS-CLÉS

Voyage, Pologne, XVIII<sup>e</sup> siècle, Stanislas Auguste, France, Angleterre.

### RÉSUMÉ :

En 1753, un jeune homme, Stanislas Poniatowski, quitte sa Pologne natale pour son « grand tour ». Il s'arrête principalement en France et en Angleterre. Une vingtaine d'années plus tard, alors qu'il écrit ses *Mémoires*, il revient sur cette période, offrant une comparaison remarquable entre les deux puissances.

---

Au mois de mars 1753, un jeune Polonais, âgé d'une vingtaine d'années, Stanislas Poniatowski, franchit les Carpates, entre en Hongrie (aujourd'hui en Slovaquie) et arrive à Vienne. Il est accompagné d'un officier aux gardes et de ses domestiques. (Fig. 1)

Il appartient à l'une des familles les plus puissantes de son pays, la *Familia*, comme on l'appelait alors. Son père, grand soldat au service de Charles XII de Suède, avait été célébré par Voltaire<sup>1</sup>, mais la grandeur et l'or étaient du côté maternel : Constance était sœur de Michel et Auguste Czartoryski, le premier était chancelier de Lituanie, le second, palatin de Russie. La Pologne était alors à peine gouvernée par Auguste III, roi saxon qui préférait son séjour de Dresde aux houleuses diètes polono-lituanienues. Il approchait de la soixantaine et régnait depuis vingt ans. Si la succession n'apparaissait pas comme immédiate, les Czartoryski, rompus à la politique, la gardaient présente à l'esprit. Face à leurs vieux rivaux, les Potocki, plus rudes, les Czartoryski s'étaient tôt ouverts à la culture européenne (il suffit de parcourir aujourd'hui le musée Czartoryski à Cracovie). Ils savaient que l'exercice du pouvoir requérait dorénavant une formation qui se donnait moins sous les armes que sur les bancs de l'Université. À la vérité, malgré la vive intelligence du jeune Stanislas, ce n'était pas à lui que ses oncles songeaient pour le trône de Pologne, mais à son cousin germain, Adam



Fig. 1. Stanislas Auguste, pastel anonyme

---

<sup>1</sup> VOLTAIRE, *Œuvres historiques*, Paris, Gallimard, Pléiade, 1957, p. 164 et suiv.

Casimir, fils d'Auguste Czartoryski. En 1764, le destin, sous le nom de Catherine de Russie, en décidera autrement.

Cependant, même si le trône ne lui était pas destiné, il convenait que Stanislas reçoive une solide éducation : il aurait assurément un rôle politique à jouer. Dès 1748 – il n'a que seize ans –, son père l'avait donc emmené à l'armée russe engagée dans la guerre de Succession d'Autriche. Il assiste au « congrès » d'où sortira la paix d'Aix-la-Chapelle et rencontre à cette occasion le comte Kaunitz, alors ambassadeur d'Autriche, puis à Maastricht, le maréchal de Lowendal, enfin le maréchal de Saxe, demi-frère naturel d'Auguste III. Deux ans plus tard, il est à Berlin où il s'entretient « deux fois » avec Frédéric de Prusse. Cette expérience de l'étranger, complétée par les instructions de ses oncles, dut paraître suffisante à la *Familia* pour faire élire Stanislas à la Diète de Varsovie de 1750, diète qui fut aussi inévitablement et tristement rompue que les précédentes et les suivantes<sup>2</sup>. En 1751, le jeune homme est à la cour de Saxe à Leipzig et la suit pour la saison de la chasse à Hubertsbourg quand il reçoit « ordre de [ses] parents de quitter la Saxe et d'aller à Vienne »<sup>3</sup>. De nouveau, ses relations de famille l'introduisent dans les cercles du pouvoir. Rentré en Pologne, il est élu à la Diète de Grodno en 1752 où il n'hésite pas à prendre la parole, même si « personne des principaux n'espérait ni ne désirait même le succès » (p. 64) et la rupture se produit quelques jours plus tard.

Les parents de Stanislas Poniatowski avaient pour « maxime qu'il vaut mieux faire

voyager un jeune homme à plusieurs reprises, en lui faisant de temps en temps reprendre l'air natal, que de lui faire faire un grand tour unique tout de suite » (p. 67). Il reprend donc la route en mars 1753, mais ce n'est pas un esprit naïf et inexpérimenté : malgré son jeune âge, on a vu qu'il avait déjà visité des capitales, rencontré des souverains, fait même ses premières armes à la Diète de son pays. Ajoutons qu'il a reçu par les soins de sa mère une éducation raffinée, qu'il parle déjà plusieurs langues : outre sa langue natale, le français, le russe, l'allemand, le latin ; il apprendra bientôt l'anglais et l'italien. Pour son « grand tour » par épisodes, nous disposons d'un document exceptionnel.

Lors des terribles années de la confédération de Bar, qui jeta la Pologne dans la guerre civile, puis du premier partage, le roi avait été victime d'un enlèvement en novembre 1771 et, en ces malheureuses circonstances, avait mesuré combien il était haï de son peuple. Il craignit le jugement de la postérité et décida d'écrire ses *Mémoires* où il exposerait les causes

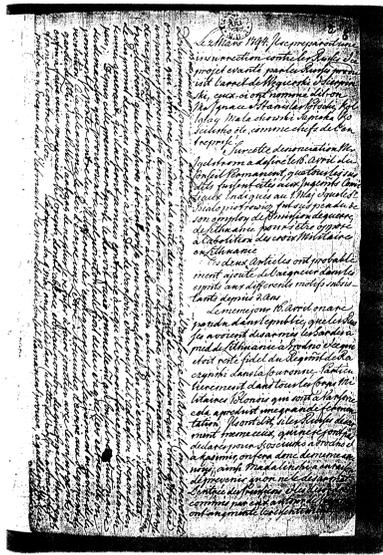


Fig. 2. Page autographe des *Mémoires* du roi

de ces graves événements et les responsabilités de chacun. Il s'attelle à cette tâche à partir de 1771, qu'il ne put mener « que fort à bâtons rompus » (p. 29). (Fig. 2) C'est donc vingt ans assez exactement après son voyage de 1753 que le roi – car il est devenu roi en

<sup>2</sup> Les diètes décidaient à l'unanimité, autrement dit jamais, le jeu du *liberum veto* interrompant toute délibération.

<sup>3</sup> STANISLAS AUGUSTE, *Mémoires*, éd. par A. Krwawicz et D. Triaire, Paris, Institut d'études slaves, 2012, p. 52. Les références à cet ouvrage seront données au fil du texte entre parenthèses.

1764 – en donne la relation, mêlant non sans habileté le point de vue du jeune homme, curieux, bien élevé, parfois maladroit, et les commentaires de l'homme mûr, à l'esprit acéré et à la plume admirablement maîtrisée.

Depuis les *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau, on sait que ce genre de récit entretient des relations pour le moins complexes avec la vérité (ou ce que nous considérons comme tel). Les *Mémoires* de Stanislas Auguste n'échappent pas à ce doute, mais il n'a pas besoin, dans ses années de jeunesse, de trop embellir son portrait. Cette nécessité s'imposera plus tard, quand il entrera dans le vif des années de règne. Était-il bien tel qu'il apparaît dans les *Mémoires* ? Au moins correspond-il à l'image qu'il avait de lui-même. Comme cette image pourrait être infidèle, il rapporte une lettre de la duchesse de Brancas<sup>4</sup> (p. 75) où elle le présente : le jeune homme est instruit, surtout en droit et en histoire, il est « de bonne compagnie », modeste, respectueux pour ses parents. La vieille duchesse a assez bien vu son visiteur ou, du moins, elle le voit tel qu'il se voit lui-même.

\*\*\*

Que voit donc Stanislas ? D'abord, des villes. Rousseau n'a pas encore révélé la campagne et la nature à ses contemporains. Le jeune Polonais observe prioritairement les hommes politiques et leurs comportements, mais, comme souvent en son temps, il n'hésite pas devant une anecdote, à la fois pour le plaisir du futur lecteur, et parce qu'elle peut aider à comprendre une réalité plus abstraite et plus large. Au-delà, les mœurs, les arts attirent aussi l'œil du « touriste ».

Doté de vastes connaissances et d'un sens de l'analyse poussé, il est placé entre deux pôles : l'avenir qui le destine à la politique et dont je reparlerai, le passé qui demeure pour lui la référence. Ces deux pôles vont orienter son regard et guider ses pas à travers deux espaces : la France et l'Angleterre, c'est-à-dire les deux puissances du moment, aussi bien politiques et militaires que littéraires et philosophiques – deux puissances qui vont bientôt s'affronter dans la cruelle guerre de Sept ans. Stanislas veut les voir, mais sa relation s'affirme aussi très vite comme une comparaison entre elles et dans ce remarquable travail, le regard du roi double celui du jeune voyageur. Un regret de toute sa vie : lui, si attaché au passé, ne verra pas l'Italie.

En arrivant à Paris au mois d'août 1753, Stanislas Poniatowski aurait dû se féliciter de cet heureux temps où le roi avait épousé une princesse polonaise (même s'il la délaissait pour Mme de Pompadour à qui il venait d'offrir l'Élysée), et le dauphin, une des filles d'Auguste III. Il ne cesse pourtant d'évoquer la cour de Louis XIV et son admiration va à la duchesse de Brancas, précisément dame d'atour de la dauphine, « représentation vivante des dames de la cour de Louis XIV » (p. 74), au maréchal de Noailles<sup>5</sup>, « dont le nom, l'habillement, et surtout le langage rappelaient les temps de Louis XIV et dont le caractère attirait nécessairement le respect et l'attachement » (p. 77). On se souvient que Saint-Simon ne partageait pas les mêmes sentiments<sup>6</sup>. Cette déférence pour le vieux monarque, Stanislas la puise dans les mémoires de la Grande Mademoiselle ou du cardinal de Retz dont il s'est nourri. C'est donc un passé de grandeur un peu intimidante, de noblesse avec une pointe de morgue, de puissance qui frappe le

<sup>4</sup> Marie Fremyn de Moras (1676-1763), épouse en 1709 de Louis Antoine, duc de Villars-Brancas.

<sup>5</sup> Adrien Maurice, comte d'Ayen, maréchal de Noailles (1678-1766), ministre des Affaires étrangères (1744-1745), ambassadeur en Espagne.

<sup>6</sup> Voir par exemple, SAINT-SIMON, *Mémoires*, Paris, Pléiade, 1985, t. v, p. 437 et suiv.

jeune homme – passé aussi d’une certaine liberté de ton qui néglige les bienséances bourgeoises ; ainsi Mlle de Charolais<sup>7</sup>, princesse du sang :

Le jour même que je lui fus présenté, lorsque je la suivais dans son jardin avec tout le reste de sa compagnie, elle me dit : « Monsieur, je vous prie de m’apporter mon cul. » Lorsqu’après m’avoir répété sa demande, elle me vit immobile et stupéfait, elle me demanda avec une sorte d’impatience si je n’entendais pas qu’elle me demandait de lui apporter son cul : je lui répondis que je croyais qu’il la suivait toujours. Elle eut pitié de mon ignorance et après un grand éclat de rire, on m’instruisit que ce qu’on me demandait était un coussin qu’elle se sanglait autour du corps en allant promener pour le trouver sous elle toutes les fois qu’elle voulait s’asseoir (p. 83).

Bien différente est la représentation du passé en Angleterre : chaque trait se lit en miroir avec le passé français. Lord Hardwicke<sup>8</sup>, (Fig. 3) grand chancelier et président de la Chambre des pairs, prend la peine dans l’exercice de sa fonction, de saluer Stanislas et de l’inviter chez lui. Il y est reçu « avec la plus grande politesse et même cordialité » et se lie d’amitié avec les fils de la maison. De nouveau, il souligne les traces du passé, mais ce ne sont plus celles des grands de France :

Sa maison avait pour moi un attrait particulier, en ce qu’elle était presque la seule de celles que j’ai été à même de connaître où je visse régner encore cette hiérarchie patriarcale entre le père et les enfants, dont les mœurs actuelles semblaient affranchir tous les autres Anglais que j’ai pu connaître pendant le court espace de temps où j’ai vécu parmi eux. (p. 91)

Étonnamment, cette vision du passé semble annoncer la sensibilité que manifesteront bientôt Diderot et Greuze, mais ici, la « hiérarchie patriarcale » se maintient encore dans la noblesse, alors que Greuze peint plutôt les classes populaires. Il est toutefois un domaine où le voyageur penche vers le passé français : celui des jardins. En visitant les jardins de Stowe<sup>9</sup>, il déplore le nouveau goût anglais pour les « paysages artificiels », préférant les « jardins symétrisés » de la « doctrine ancienne » (p. 98). Le parc du palais de Łazienki à Varsovie suivra un plan français<sup>10</sup>.

Tout en s’intéressant à la politique, Stanislas se montre attentif aux arts et y exprime une culture approfondie. Il se laisse moins guider par le passé, mais il regrette souvent le peu de considération des Français pour la peinture classique. Il découvre avec



Fig. 3. Lord Hardwicke, par William Hoare of Bath

<sup>7</sup> Louise Anne de Bourbon-Condé, dite Mademoiselle de Charolais (1695-1758), petite-fille de Louis XIV et de Mme de Montespan.

<sup>8</sup> Philippe Yorke, comte de Hardwicke (1690-1764), lord chancellor.

<sup>9</sup> Les Stowe Landscape Gardens sont situés à quelques dizaines de km au nord-ouest de Londres ; ils appartenaient à Richard Grenville, comte Temple (1711-1779), qui accueillit Stanislas Poniatowski.

<sup>10</sup> Angela SOLTIS (dir.), *Stanisław August, ostatni król polski*, Warszawa, Zamek królewski, 2011, p. 210.

stupeur que *La famille de Darius* de Le Brun (1660) (Fig. 4) qu'il avait admiré dans les appartements du roi à Versailles a disparu :

À force d'enquête, j'appris que tous les trois mois, on changeait les tableaux de ces chambres ; je demandai à les voir : j'eus bien de la peine à pénétrer jusqu'au garde-meuble qui contenait ce chef-d'œuvre de la peinture française, mais quel fut mon étonnement, lorsqu'on me montra une pile plus haute que moi de tableaux dont celui-là faisait la base, le côté de la peinture touchant au parquet... (p. 85)



Fig. 4. La famille de Darius, par Le Brun

En revanche, il montre une grande sévérité pour les trois règles du théâtre classique et se range fermement du côté de Shakespeare, devant encore la sensibilité de la seconde moitié du siècle : il attend « le plus de vraisemblance possible », car « sans illusion il n'est point de plaisir théâtral » (p. 94). Il reste pourtant neutre dans le grand débat français entre la musique italienne et « l'ancienne musique de Lulli ». Peut-être aurait-il suivi Rousseau, mais il perçoit que

Parmi ou plutôt à la tête des fauteurs de la musique italienne, se trouvaient plusieurs des principaux Encyclopédistes qu'on ne désignait point encore habituellement alors du nom de *philosophes*, mais que bien des gens accusaient déjà d'irréligion, et d'avoir des maximes trop républicaines (p. 80).

Et pour un Polonais, même d'une foi peu ardente, il vaut mieux éviter de se commettre avec ces gens-là – ce qui n'empêchera pas le roi de coter l'*Encyclopédie* en n° 1 de sa bibliothèque ! On peut évidemment se demander si c'est l'écrivain de 1771 ou le « touriste » de 1753 qui exprime ces jugements, mais enfin ils marquent assurément un goût sûr et un intérêt soutenu.

\*\*\*

C'est donc avant tout la politique et les hommes qui la font vers quoi se tourne Stanislas, et toujours dans une perspective comparant France et Angleterre : là est l'enseignement qu'il vient chercher dans son périple. Le regard du roi se fait aussi plus insistant : le jeune homme de vingt ans disposait-il vraiment de cette sagacité qui semble plutôt appartenir à celui qui tient la plume ? Le tableau politique de l'Autriche, de la Hollande, de la France, de l'Angleterre paraît souvent l'envers du tableau polonais. Ainsi, à l'aller, quand le voyageur traverse l'Autriche, loue-t-il l'impératrice Marie-Thérèse qui a su « malgré trois guerres presque toujours malheureuses » relever « les

troupes et les finances de son État » (p. 69), les deux points douloureux de la République de Pologne, incapable de voter des impôts et de lever une armée.

À chacune de ses étapes, Stanislas fréquente assidument le personnel diplomatique – il est parfois logé chez l’ambassadeur de Saxe. École utile pour le futur ambassadeur d’Auguste III à Saint-Pétersbourg, par laquelle il cultive de précieuses relations.

La première qualité que le jeune homme reconnaît à un homme de pouvoir est la bienveillance. Comparons l’accueil qu’il reçoit des deux rois. Louis XV :

Selon son usage, ne m’a rien dit, mais demanda au duc de Richelieu, *si je n’avais pas plusieurs frères*. On me fit valoir ce mot, comme une preuve, entre mille autres, des notions distinctes que la mémoire de ce prince conserve de préférence sur la généalogie comme sur l’âge et les visages des personnes qui une fois lui ont été montrées ou nommées. (p. 76)

Le roi d’Angleterre à présent :

[George II] avait demandé à Williams lorsqu’il arriva en Angleterre six mois avant moi, pourquoi il ne m’avait point amené avec lui, et Williams lui répondit que j’étais allé à Paris pour apprendre l’anglais avant de venir à Londres. La singularité du motif mit le roi de bonne humeur et influa, je crois, sur l’accueil infiniment gracieux qu’il me fit. Je me souviens qu’entre autres, il me questionna avec détail sur l’affaire d’Ostrog qui occupait alors beaucoup la Pologne. Je lui en tins compte d’autant plus que je n’avais pas été gâté dans ce genre par les autres souverains que je venais de voir. (p. 94)

On devine à qui s’adresse le coup de canif de la dernière phrase. Il y a, pour Stanislas, dans ces deux accueils toute la différence entre la France et l’Angleterre, que l’on retrouvera amplifiée dans chaque société. Même si la cour de Louis XIV le fascine, elle a laissé à son successeur et à ceux qui l’entourent cette hauteur qui interdit tout sentiment un peu chaleureux, alors qu’en Angleterre, ceux « de la première naissance » sont non seulement accessibles, mais capables de ressentir et de faire ressentir une véritable affection. C’est que le régime politique est bien différent : sans avoir le rayonnement (la « gloire ») de son arrière-grand-père, Louis XV reste un monarque absolu, de droit divin, au-dessus des hommes. En Angleterre, le pouvoir est dans les Chambres, comme l’avait bien vu Voltaire trente ans plus tôt. Si le duc de Newcastle<sup>11</sup>, dont le portrait est extraordinairement vivant et sympathique (p. 96), veut rester premier ministre, il faut qu’il plaise aux whigs qui le soutiennent, et ceux-ci resteront au Parlement s’ils plaisent à leurs électeurs. Walpole qui l’avait oublié l’a payé comptant. De plus, le monde politique, sans omettre le roi, était soumis aux critiques souvent cinglantes des écrivains – Stanislas cite principalement Alexander Pope. Acceptée ou contrainte, la bienveillance est donc une qualité indispensable aux hommes politiques dans des pays comme l’Angleterre ou... la Pologne qui accordent un large pouvoir au Parlement.

Il est aisé de comprendre alors la surprise un peu amère éprouvée par le Polonais quand il apprend que le Parlement de Paris vient d’être « exilé » à Pontoise. Ce Parlement a pourtant peu à voir avec la Diète polonaise ou la Chambre des communes qui ont la faculté de légiférer. Les regrets du mémorialiste n’en sont pas moins sincères ; alors qu’il s’est rendu à Pontoise (mais sous l’œil de la fille de Mme Geoffrin !) :

C’est un des regrets qui me resteront, de n’avoir pas vu en France, cette classe d’hommes de robe, qui contient, dit-on, dans un degré éminent, un genre de mérite si peu ordinaire aux autres Français, un mérite rassis, docte, imbu des grands

<sup>11</sup> Thomas Pelham-Holles, duc de Newcastle-upon-Tyne (1693-1768).

principes sur les droits de l'homme et du citoyen, mérite cependant toujours revêtu de l'aménité française. (p. 78)

Il ne va pas jusqu'à critiquer ouvertement la décision de Louis XV qui règne encore quand il écrit ces lignes, mais il ne voit pas non plus le caractère profondément conservateur de ces magistrats qui disaient « que leur fermeté durable les conduirait à la fin à devenir le représentant de la nation, respecté d'elle, et reconnu pour tel par la Cour même. » (p. 80) Jeu de dupes auquel les meilleurs esprits français se laisseront prendre, et Stanislas n'est pas en reste. Comment croire que ces parlementaires accrochés à leurs privilèges, ayant acheté leur charge (et n'oubliant pas de la faire « survivre » à leur fils), pouvaient ambitionner de représenter la nation ? Ils étaient plutôt une entrave aux réformes ; la Révolution ne s'embarrassera pas de ces grands citoyens. Il est vrai que le Parlement de Paris gardait pour le jeune homme l'onction du passé (et quel passé !) ; il n'aurait pourtant pas eu avec lui plus de latitude qu'avec la Diète polonaise.

Comme je l'ai dit, le mémorialiste aime à livrer des anecdotes et brosse le portrait de personnages excentriques. Voyez le duc de Gesvres<sup>12</sup>, (Fig. 5) homme politique de premier rang :

Je ne puis me refuser de faire mention ici d'un personnage qui m'a paru trop singulier pour être oublié. C'est le duc de Gesvres, alors gouverneur de Paris. Je lui fus présenté à midi. Il était dans son lit dont les rideaux étaient rattachés des deux côtés à la muraille, comme le seraient ceux d'une femme vers la fin de ses couches, qui reçoit du monde. Il avait soixante ans, portait une coiffe de femme rattachée sous le menton, et faisait actuellement des nœuds avec une navette comme une femme. Et cet homme avait fait la guerre. Et ses habitudes efféminées n'étonnaient plus personne, et le public paraissait assez content de lui. (p. 80)

Ce portrait n'est pas seulement là pour distraire le lecteur, il révèle l'esprit tolérant de l'écrivain ; la différence ne l'offusque pas comme le montre sa bienveillance à l'égard des juifs quand il exprime sa « grande détestation pour les principes persécuteurs qui venaient de conduire au bûcher onze juifs en Pologne, par le décret de l'évêque de Kiovie Soityk, aujourd'hui évêque de Cracovie » (p. 72).

L'expérience politique du jeune voyageur se construit principalement dans le contact humain, d'où le prix attaché à la bienveillance. Il est sans doute (faut-il s'en étonner ?) plus conservateur que le futur roi : celui-ci a compris douloureusement les conséquences de l'immobilisme national : le passé n'a pas que des vertus.

\*\*\*

Pour profiter au mieux de son « grand tour », c'est-à-dire pour en retirer un profit politique, Stanislas devait disposer d'un réseau efficace qui lui ouvrirait les portes les mieux fermées. À cette fin, il dispose de nombreuses relations et donne la liste des



Fig. 5. Le duc de Gesvres, gravure d'après Van Loo

<sup>12</sup> François Potier, duc de Gesvres (1692-1757), gouverneur de Paris.

cinq lettres qu'il présentera à Paris : la première à Mme de Besenval<sup>13</sup>, cousine germaine de la mère de Stanislas et veuve du colonel des Gardes suisses – par son fils, le fameux baron de Besenval, « un des élégants de la première classe », Stanislas sera présenté au duc de Richelieu et par celui-ci, au roi ; la deuxième lettre à Mme Geoffrin<sup>14</sup>, amie de son père ; la troisième à Auguste, comte de Friese, neveu et héritier du maréchal de Saxe, ami de Besenval et de Melchior Grimm, par qui il sera introduit « dans la maison du duc d'Orléans » ; la quatrième au duc d'Albemarle<sup>15</sup>, ambassadeur d'Angleterre à Paris ; la cinquième enfin à la duchesse de Brancas, évoquée plus haut. Ces lettres mettaient le jeune homme en mesure d'accéder à tous les milieux qui comptaient pour lui et pour son instruction : le pouvoir, la diplomatie, les intellectuels, les artistes, l'aristocratie. Il est donc pris dans un réseau vaste et serré. Au milieu du réseau français (et un peu du réseau anglais), Mme Geoffrin, (Fig. 6) l'amie des grands comme des philosophes. Elle était déjà âgée et se considéra comme la tutrice de Stanislas qui la supportait parfois difficilement, malgré la tendresse qu'elle lui marquait (p. 80) :



Fig. 6. Pierre Allais, portrait de Mme. Geoffrin (1747). Huile sur toile, 80 x 100 cm, collection particulière.

Mme Geoffrin de bonne humeur ou offusquée par quelque dégoût de caprice, c'est la différence d'un beau ciel serein dans le plus beau des climats, à la bourrasque des régions les moins tempérées. Cette femme singulière jouit depuis quarante ans d'une considération distinguée de la part de presque toutes les personnes les plus remarquables en France par leur mérite, leurs talents ou leur beauté, et la doit à l'agrément de son esprit, aux services qu'elle aime à rendre avec chaleur et qu'elle sait rendre avec adresse, et à nombre d'actions véritablement généreuses ; certainement sa vie sera écrite et pourra faire, quoique dans un genre très différent, le pendant de celle de Ninon de l'Enclos ; à soixante et dix ans, elle marche à pied, elle écrit, elle sert ses amis et les gronde, et même les tyrannise avec autant de vivacité qu'elle a pu faire il y a trente ans. (p. 78)

En 1753, Mme Geoffrin avait 54 ans, mais c'est ici le roi qui parle puisqu'il restera en correspondance avec elle et qu'elle fera même le voyage de Varsovie en 1766. Par elle, Stanislas rencontre Montesquieu, Fontenelle, Quentin de La Tour, Barthélemy, d'Alembert...

Il serait toutefois excessif d'assurer que l'accueil et le séjour du « touriste » furent un long temps de bonheur. Malgré les recommandations, les présentations demandent une attente interminable et une étiquette sévère. Il fréquente (et il le dit avec une pointe d'ironie) « l'extrêmement bonne compagnie », mais celle-ci lui interdit d'en fréquenter une autre (nécessairement « mauvaise », p. 86). La conversation est fatigante :

<sup>13</sup> Catherine Bielińska (1684-1761), épouse en 1718 de Jean Victor, baron de Besenval, ambassadeur de France à Varsovie de 1713 à 1721 ; leur fils, Pierre Victor (1721-1791), auteur de *Mémoires*.

<sup>14</sup> Marie Thérèse Rodet (1699-1777), veuve de Pierre Geoffrin, recevait dans son hôtel de la rue Saint-Honoré.

<sup>15</sup> Auguste Henri, comte de Friese ou Friesen († en 1755). William Anne Keppel, comte d'Albemarle (1702-1754), ambassadeur d'Angleterre à Paris en 1748.

puisque rien n'était plus rare que de voir qu'on attendit une réponse pour faire une seconde question qui était également traversée par un troisième propos tout différent [...] Au jeu le plus petit, au moindre incident, je leur voyais faire des exclamations, des cris, et employer des superlatifs qui auraient dû me les faire croire très affectés de la chose dont un quart d'heure après, il n'était plus question. (p. 86)

Stanislas sombre vite dans l'ennui, d'autant qu'à cette futilité de ses hôtes français s'ajoutent des usages, des convenances de société qu'il connaît mal et qui le poussent à la faute. En disant du bien de la politique étrangère du maréchal de Noailles, il lui associe le marquis de Puysieux : scandale ! Comment peut-il « comparer le maître au valet » (p. 77). Leçon orageuse de Mme Geoffrin au « petit garçon » : « Apprenez, grosse bête, que quand un homme vous demande “Qu'est-ce qu'on dit de moi ?”, il veut qu'on le loue, et lui tout seul. » Autre maladresse, toujours dans « l'extrêmement bonne compagnie », qui lui vaut encore les foudres de Mme Geoffrin. Il est parfaitement reçu chez Mlle de Charolais jusqu'au jour où celle-ci faisant une quête pour un couvent,

je vis des Français qui en badinant faisaient les difficiles et les avars [...] il me prit mal à propos une envie de les imiter, ce qui donna une impatience si vive à Mlle de Charolais qu'elle fit sur moi une sortie des plus fortes, et j'essayai une diminution de faveur si considérable que le bruit en parvint jusqu'à Mme Geoffrin qui pour achever ma disgrâce, ne cessa de me gronder là-dessus pendant trois semaines. (p. 83)

L'expérience est douloureuse, difficile pour un jeune noble qui a été reconnu et fêté dans ses précédents voyages et au milieu de cours non moins brillantes à Varsovie, à Vienne ou à Berlin. Il en tire une conclusion qui révèle tout autant sa finesse d'analyse que la suffisance des Français : « un étranger débutant à Paris fera toujours bien, là plus encore que dans toute autre capitale, de faire semblant de se regarder comme un être inférieur aux sublimes intelligences qui l'habitent, parce qu'elles aiment à protéger. » (p. 84) Et pourtant, ce double orgueil (à la fois de classe et de nation) peut donner lieu à des scènes que l'œil exercé de Stanislas ne laisse pas échapper ; il est chez M. Marcel<sup>16</sup>, grand maître à danser un peu décati :

Ce fut là que j'entendis une Française, à qui l'on avait dit que j'étais étranger et qui pis est Polonais, s'écrier : « Mais cela n'est pas possible, ça est habillé comme un honnête homme, ça a un habit noir de velours ras, au lieu que j'ai vu vingt Allemands (car qui n'est pas Français est *ipso facto* un Allemand chez les dames de cette espèce jusqu'à ce qu'elles apprennent d'où est l'homme dont elles parlent) avec des habits de drap pour deuil. » Il m'a été dit qu'une amie de cette même femme, voyant fêter beaucoup le roi de Danemark à Paris, a dit avec attendrissement en parlant de ce prince : « Mais qu'est-ce que ça deviendra quand ça retournera dans son pays, ça mourra d'ennui et de regret. » (p. 88)

Stanislas réussit ce petit tour de force de retourner l'image des Français : en poussant à l'extrême leur fatuité, ils en viennent à être presque naïfs et même touchants. C'est que le jeune homme ne peut se défendre d'un fonds de sympathie pour la France. Elle brille en matière d'art et de littérature, au moins pour son temps ; nous avons vu sa déférence pour la cour de Louis XIV. Mais cette sympathie trouve un autre aliment ; c'est la pratique de la langue dont il poursuit avec délices les idiotismes. C'est en français qu'il choisit de rédiger ses *Mémoires*, c'est ainsi qu'il sera lu, pense-t-il. Le style est parfaitement maîtrisé, dans une syntaxe qui rappelle, là encore, celle du classicisme, avec un goût particulier pour la phrase complexe, mais aussi avec des relâchements propres

<sup>16</sup> François Robert Marcel (v. 1673-1759) s'était retiré de la scène depuis 1724.

aux Français eux-mêmes. Et non sans une certaine indulgence, il y trouve la source de cette « supériorité » qu'il n'hésite pas à dénoncer par ailleurs :

Cette langue française même, que tout jeune homme apprend aujourd'hui en Europe comme une preuve d'éducation policée inspire sans qu'on s'en aperçoive une certaine opinion de supériorité en faveur de la Nation qui en est la propriétaire ; de plus, une certaine analogie dans les bonnes et mauvaises qualités a établi entre les nations française et polonaise une sympathie remarquable depuis longtemps, et qui est aussi vraie que l'antipathie que cette dernière a pour ses voisins. (p. 87)

\*\*\*

L'Angleterre n'est pas voisine de la Pologne : point d'antipathie donc, plutôt le contraire. Stanislas y met le pied en février 1754 après cinq mois passés en France. Il y restera jusqu'en juin. Les deux pays, au moins aux yeux du mémorialiste, ne peuvent être plus différents. Ici, point de lettre de recommandation, sauf celle de Mme Geoffrin (respectueuse des mœurs de son pays) pour Hans Stanley<sup>17</sup>, diplomate, qu'elle avait reçu à Paris. L'introduction se fait en Angleterre par relation directe et Stanislas est accueilli par le chevalier Schaub « qui avait contracté l'amitié la plus tendre avec ma famille » quand il était envoyé d'Angleterre en Pologne. Cet aimable vieillard ne retrouvait la vivacité de son esprit et les ressources de sa mémoire qu'après minuit. De proche en proche, le jeune voyageur pénètre ainsi dans les milieux les plus relevés de Londres jusqu'à ce qu'il soit « simplement adressé par mes connaissances au seigneur de la Chambre de service pour me présenter au roi George II » (p. 94). Il faut admettre cependant (et sans parti pris) que le tableau de la France offre plus d'intérêt que celui de l'Angleterre. Les choses s'y font plus simplement : plus d'étiquette rigide, plus de présentations interminables, mais la bonhomie anglaise est aussi moins piquante que les ridicules français. Stanislas peut aussi circuler dans toute la société sans encourir le rejet de « l'extrêmement bonne compagnie » ; il décrit longuement les « matelots », classe populaire qui l'étonne, mais en laquelle il trouve l'origine du caractère anglais (p. 102), mélange de bravoure et d'insouciance. Mieux : les premiers aristocrates n'hésitent pas à se mêler aux plus humbles pour participer aux fameux combats de coqs (« le duc de Cumberland et des porteurs de chaise », p. 93). Ce particularisme si fort s'explique, selon notre jeune voyageur, par l'éducation que reçoit la noblesse anglaise qui unit la discipline la plus sévère à la liberté la plus entière. Après la classe, les élèves

font absolument tout ce qu'ils veulent et on est si éloigné de leur enseigner ce qu'ailleurs on appelle les manières, qu'il est reçu qu'un enfant de collège anglais ne salue personne, ne se lève pour personne, ne témoigne aucune sorte de complaisance à qui que ce soit ; quand on en trouve dans les maisons de leurs parents, il est fréquent de les voir à dix, à douze ans, se vautrer sur les canapés, sur les tables, au milieu de la compagnie, mettre les pieds sur les genoux des étrangers, ne pas daigner répondre lorsqu'on leur adresse la parole, et leurs parents dire à cela avec complaisance : « T'is a true rough school boy<sup>18</sup>. » (p. 99)

On perçoit l'expérience vécue. En grandissant, les jeunes Anglais ne s'améliorent pas, mais le « grand tour » les polit sans porter atteinte à leur indépendance. Le résultat est que chacun est d'abord attaché à son intérêt personnel : *primo mihi*. Égoïsme général qui ne laisse pas d'inquiéter Stanislas : c'est pourtant la Pologne qui disparaîtra alors que l'Angleterre surmontera les pires menaces ! L'indépendance, chère

<sup>17</sup> Hans Stanley (1721-1780), homme politique et diplomate.

<sup>18</sup> « Ça, c'est un écolier qui est un vrai dur » dans le sens : ses mauvaises manières manifestent son indépendance (Luc Borot).

aux Anglais, alliée à l'intérêt personnel ne pouvait que donner à la vie en société une tonalité particulière. L'image que chacun veut présenter n'obéit plus aux impératifs français. Non seulement le fastidieux rituel des présentations a disparu, mais Stanislas se voit directement interpellé et invité. Il fait ainsi la connaissance de George Dodington, baron Melcombe et diplomate :

À soixante ans passés, on le voyait habituellement au parc, au spectacle, au Parlement, brodé sur toutes les tailles. Son équipage de chasse même était enrichi autant que celui de la plupart des Anglais en pareil cas, l'est peu. Ses voitures, ses livrées, tout se ressentait de cette magnificence, et ce qu'il y avait de plus curieux, c'est que tout cela était un effet de son économie : cet homme avait fait plusieurs missions au-dehors où il avait dû représenter avec étalage ; il trouvait déraisonnable de ne pas user jusqu'au dernier brin tout ce qu'il avait été une fois dans le cas de se donner ; il trouvait qu'abstraction faite de la risée des badauds, un habit brodé servait tout aussi bien à couvrir la nudité de l'homme que le pouvait faire un frac ou un surtout, et il s'était si bien aguerri là-dessus que les maquignons et les gouverneurs des coqs de combat connaissaient aussi bien que la cour sa riche et vieille garde-robe depuis quinze ans (p. 92).

À l'opposé, mais d'esprit aussi libre, lord Strange (le bien nommé !), comte de Derby<sup>19</sup>, « déjà fort à son aise lui-même [...] poussait la modestie de l'habillement non seulement à une simplicité de quaker, mais même jusqu'à la malpropreté » (p. 93). Dans une société où chacun prête si peu d'attention aux usages, les fautes ou les maladroites commises à Paris par le jeune homme n'ont plus cours. En revanche, il perçoit qu'il existe en Angleterre une sensibilité toute différente de la légèreté française, et Charles Yorke<sup>20</sup>, (Fig. 7) fils de lord Hardwicke, se « coupe la gorge » de désespoir « parce qu'il n'a pu soutenir l'idée d'être désapprouvé fortement » par son frère aîné (p. 92). Premiers frémissements du spleen (le mot est de 1745), de la tristesse, du mal de vivre qui ouvriront la porte au romantisme en Angleterre et en Allemagne, bien avant la France.



Fig. 7. Charles Yorke, par Thomas Hud

Il est permis de se demander si ces tableaux nationaux sont vrais. Le voyageur-mémorialiste raconte certainement ce qu'il a vu, mais il voit et mémorise selon la représentation de ces pays à son époque, selon sa propre culture et même selon ses préjugés. Dans l'Anglais taciturne, dans le Français qui a des allures d'aristocrate guindé, il y a bien sûr une part de mythe que l'on trouvait trois décennies plus tôt dans la peinture des Parisiens telle que la brosse le provincial Montesquieu dans ses *Lettres persanes*. La force du témoignage de Stanislas Poniatowski tient en ce que ses personnages qui pourraient figurer dans un roman sont des personnes, pourvues d'une identité, même si en les observant, son regard est déformé par ses lectures et les lieux communs de son

19 George Bubb Dodington, baron Melcombe (1691-1762) ; James Smith, lord Strange (1716-1771), hommes politiques.

20 Charles Yorke (1722-1770) acceptera d'être chancelier avec le soutien du parti whig, opposé au sien.

temps. Reste pourtant entre les deux sociétés – et il était judicieux de présenter la France à côté de l'Angleterre – une vraie différence aussi bien en matière de système politique que de vie sociale, aussi bien en matière de relation humaine que de caractère individuel, différence dont les *Mémoires* ont su rendre compte.

\*\*\*

Stanislas Poniatowski ne reverra pas l'Europe occidentale. En 1755, il sera envoyé en mission diplomatique à Saint-Pétersbourg où il deviendra l'amant de la grande-duchesse, future impératrice qui l'aidera à monter sur le trône en 1764. Mais la France et l'Angleterre resteront profondément marquées dans son esprit : celle-ci, comme pour Voltaire, demeurera un modèle politique et son Parlement, un idéal à atteindre pour la Diète polonaise. Quant à la France, le roi a conservé toute sa vie des liens étroits avec les philosophes et les artistes<sup>21</sup>, en particulier par l'entremise de Mme Geoffrin, enrichissant collections et bibliothèques comme l'attestent encore aujourd'hui et malgré les vicissitudes de l'histoire, le palais de Łazienki et le Château royal de Varsovie. Enfin, quarante ans plus tard, dans la plus noire période, quand la Pologne aura sombré, il caressera le rêve d'achever son « grand tour » et de voir Rome<sup>22</sup> : le géôlier russe refusera.

---

<sup>21</sup> Voir Jean FABRE, *Stanislas-Auguste Poniatowski et l'Europe des Lumières*, Paris, Les Belles Lettres, 1952, 746 p.

<sup>22</sup> *Mémoires autographes de Stanislas Auguste* [...], RGADA à Moscou, f. 1, op. 1, delo 19a, f. 32<sup>r</sup>.